

Cette eau si indispensable

Elle ne manquait pas. Des ruisseaux innombrables dévalaient la montagne pour se jeter tout en bas dans la Brembilla qui elle-même alimente le Brembo.

Cette eau, d'une pureté remarquable en raison de la composition des roches qui la filtrent, est la même que celle de l'entreprise San Pellegrino, de l'autre côté de la montagne, expédiée dans le monde entier. En restera-t-il toujours pour l'usage des habitants de la cité, c'est la question que l'on se pose.

Le drame, en quelque sorte, c'est que l'essentiel de l'eau de ces ruisseaux, voire de ces petites rivières, a été capté pour subvenir aux besoins non seulement de Brembilla, petite cité du fond de la Vallée, avec des industries nombreuses, mais aussi des hameaux. En conséquence vous n'avez plus guère que des filets d'eau à la disposition de la faune. Le pourcentage doit être minime de cette eau encore en liberté, et l'on s'étonne même à chaque fois que l'on part à sa rencontre, que l'homme, dans sa boulimie de tout, n'en soit pas arrivé à capter la moindre goutte d'eau. Affligeant. En même temps que sans doute inévitable.

On se souvient par exemple de ce qui constituait une véritable rivière dans la vallée « al di fo » que l'on trouvera dès après Gaiazzo. Une source incomparable dont la survie, on s'en doutait, ne tenait qu'à un fil. Elle fut donc elle aussi captée il y a quelque vingt-cinq à trente ans pour alimenter le même réseau. C'était un apport très conséquent.

Bref, on ne manquait pas d'eau. Mais cela à une certaine distance, alors que pour ce qui était des maisons elles-mêmes, l'on avait creusé des puits qui recueillaient l'eau des toits par le canal des chéneaux. Ce n'était plus une eau d'une pureté égale à celle des sources, néanmoins on s'en contentait. Le bétail aussi que l'on abreuvait dans quelque seille que l'on remplissait avec l'eau tirée des puits avec le bidon. On s'échinait donc pour cette eau qui coulait si abondante à quelque distance de là.

Elle était indispensable. On va tenter de suivre un peu la manière dont on pouvait en disposer.



Ce ruisseau, suite à la canalisation de son grand voisin devenu tout modeste, est devenu prioritaire. Il alimente un confluent de la Brembilla avec un parcours rapide dans une gorge creusée au fil des siècles.



Tout ce qui reste de ce qui constituait une véritable petite rivière.



L'une des deux citernes de Gaiazzo. celle des Pelacc.





Intérieur d'une citerne. Amare. Le treuil pour descendre le bidon, le bidon lui-même, comble du luxe en cuivre et le bâton, le basôl, pour transporter deux seaux à la fois.



La manière de porter les seaux d'eau ou de lait. Amare, p. 67.



Une seille qui aurait pu permettre d'abreuver le bétail.



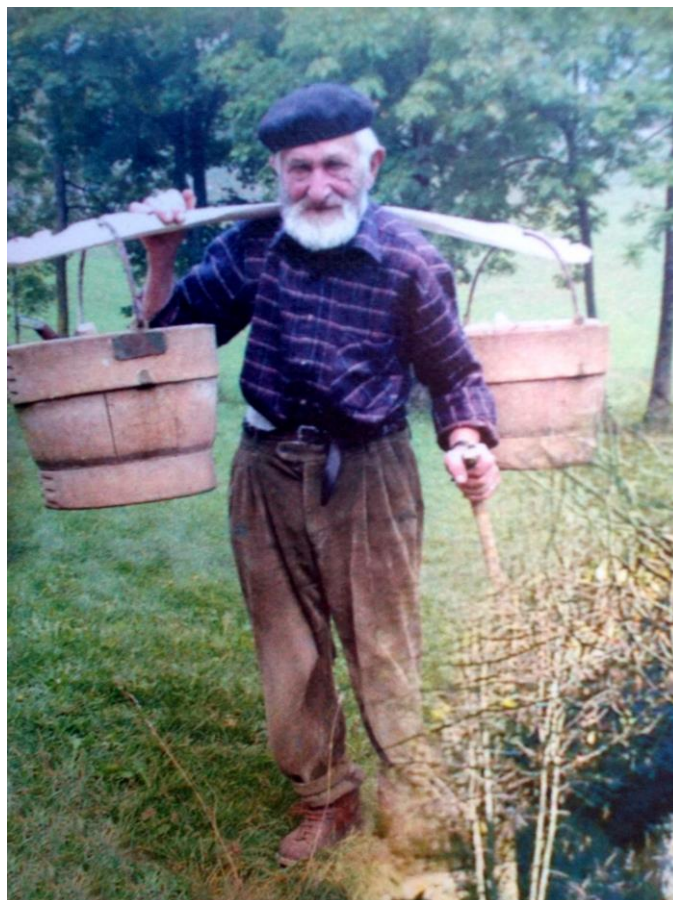
L'outil, mis au bout d'une corde suffisamment longue, qui permettait d'aller rapercher les seaux d'eau restés au fond du puits par inadvertance. La rampinèra.



La deuxième citerne, de forme hexagonale.



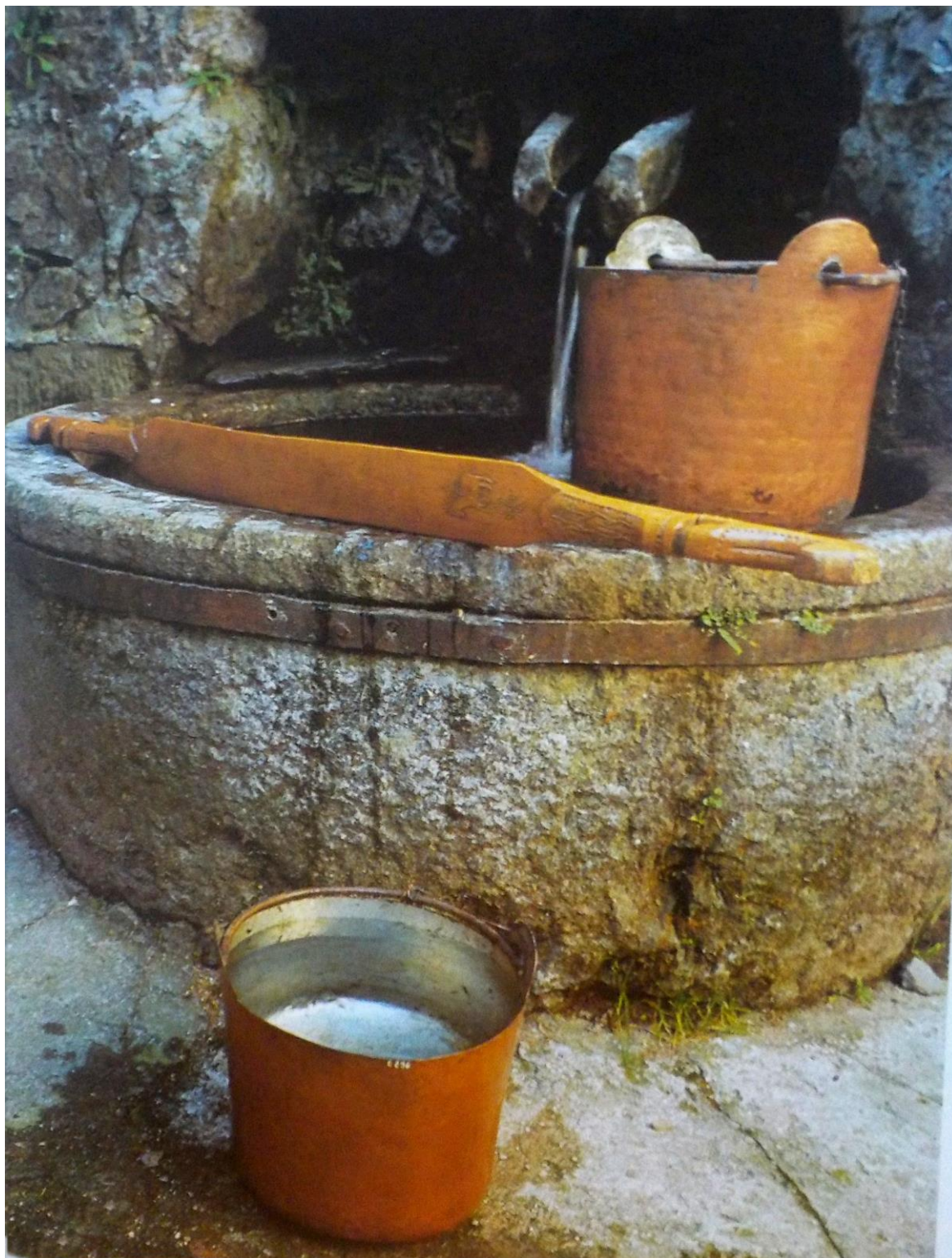
La citerne ronde de Cavaglia.



Un brave homme de Peghera charriant de l'eau avec le basôl.



Le puits présente parfois l'aspect d'une petite maison. Amare.



Un bassin de fontaine avec les seaux d'eau et le basôl pour les porter. Amare.

On trouvera ci-dessous à quel point l'eau était aussi nécessaire pour procéder aux lessives. Et toute cette eau des ruisseaux finissait naturellement à la Brembilla. Celle-ci, forte de un ou deux barrages, se fait entendre, tout particulièrement après les grandes pluies, jusqu'à Gaiazzo, hameau situé à un

bon km à vol d'oiseau, si ce n'est plus. Et même, la nuit plus que le jour, se croirait-on par moment être carrément situé au bord de la rivière. Ses grandes eaux provenues de sources que l'on ignore plus haut dans la vallée, jamais tarées. Elles rejoindront donc le Brembo à Pontii, fleuve qui les mènera rejoindre l'Adda, puis le Pô qui les prendra en charge jusqu'à la mer Adriatique.



La Brembilla très boueuse en ce 10 mars 2025.

Revenant sur les lessives qui seront toujours l'apanage de ces dames ou demoiselles, il n'y a pas lieu de croire que l'on pouvait les pratiquer au hameau même. L'eau n'y est pas suffisante. Il faut donc considérer qu'on allait laver son linge dans la petite rivière d'un vallon dont on a déjà parlé plus haut. On trouvait là-bas, pas très loin de la source, un espace plat, avec des pierres qui l'étaient aussi, où il était facile de tremper et de travailler son linge. Le mettait-on à sécher sur une zone herbeuse de l'endroit ? Il y a plus lieu de croire qu'on le remontait mouillé, après l'avoir bien essoré, quel poids quand même, placé dans une gerla ou une gabbia. Il fallait un bon quart d'heure pour descendre, plus de 20 minutes pour remonter avec cette charge sur le dos. Aucune image naturellement d'un travail qui fut pratiqué de cette manière pendant des siècles. L'iconographie générale suppléera à ce manque.



La petite rivière se trouverait juste à proximité.



Surtout en un endroit où l'eau ne manque pas.



La planche à lessive della Nona Luigia, pour nous seul témoin de la grande histoire de la lessive.



L'un des lavoirs d'Ornica.



Un artiste local a rendu un bel hommage aux lavandières.



Elles travaillent certes, mais en même temps elles refont le monde !